

La sexualité masculine - Mars 2015

Auteur(s) :

Mots clés :

La sexualité masculine - Mars 2015



Sous la direction de

Laurent Danon Boileau, Marie-Claire Durieux, Martine Janin-Oudinot

Auteurs

Alain Ferrant, Benoît Verdon, Christian Delourmel, Denise Bouchet-Kervella, Donald Woods Winnicott, Gérard Bonnet, Guy Cabrol, Jean-Yves Tamet, Jérôme Glas, Laurent-Danon Boileau, Marie-Claire Durieux, Martine Janin-Oudinot, Sylvain Missonnier

Résumé

Poser la question du masculin chez Freud peut faire figure d'erreur à un double titre. D'abord parce que dans l'œuvre le thème est si présent que l'exégète s'expose à la redite ou à la glose superflue : si le féminin est le « continent noir »^[1] le masculin en revanche est le continent blanc, évident, tant par contraste que par excellence. Ensuite parce que traiter la question du masculin chez Freud incite à adopter une perspective qui ne suit pas le développement linéaire de la théorie psychanalytique : en effet, en aucun passage de son œuvre, Freud ne dit quoi que ce soit qui ait spécifiquement trait au masculin comme tel. Curieusement chez celui dont on a si souvent stigmatisé le phallogentrisme, pas d'ouvrage ou d'article qui soit consacré exclusivement au masculin. Ce constat, comme on sait, est d'autant plus remarquable qu'il ne vaut pas pour le féminin puisqu'en 1933 paraît une nouvelle leçon, la XXXIIIème, sur la « La féminité »^[2] preuve, si besoin en était, que la relation entre les deux versants de la sexualité humaine ne saurait s'établir dans une quelconque symétrie. C'est d'ailleurs ce qui fait durablement rupture avec les débats contemporains sur la notion de genre, car pour un psychanalyste, ce qui spécifie la différence ne saurait se penser en termes de caractéristiques absolues et ne se conçoit que dans le lien à l'autre pôle de l'altérité. Et surtout l'identité

sexuée est une réalité interne qui ne saurait recevoir ses traits d'un socius désireux de rapporter une différence de rôles à un fondement psychologique quel qu'il soit.

Le masculin en lien avec le féminin

Toutefois, si le masculin comme tel n'est pas un objet de pensée freudien, en revanche, le masculin dans son établissement conflictuel avec le féminin est une préoccupation essentielle constante. On la retrouve en filigrane tout au long de l'œuvre, à condition toutefois d'envisager ces termes dans toute l'épaisseur polysémique du lien entre psyché et soma médiatisé par le traitement de la pulsion et non comme une tentative destinée à fonder des différences observables au niveau des rôles sociaux .

Dans une perspective proprement psychanalytique, la réflexion sur le lien et la différence entre masculin et féminin est lisible dès les premiers échanges avec Fliess. Elle revient ensuite dans les pas de la découverte de l'Œdipe, puis dans le passage décisif du couple actif/passif au couple masculin /féminin lequel prend le relai du précédent vers la fin de l'œuvre.

Penser la différence des sexes autrement qu'en termes d'opposition, dégager le rapport subtil et mystérieux qui trouve à s'organiser dans cet espace sont donc des enjeux théoriques de fond.

Curieusement, les élaborations successives dont la sexualité masculine est l'objet ne semblent pas radicalement bouleversées par le passage de la première à la seconde topique. D'un point de vue symptomatique, cela se donne à lire notamment dans la constance des interlocuteurs (réels ou imaginaires) qui organisent

le dialogue théorique sous-jacent aux différents articles consacrés au thème du masculin et de son opposition au féminin : quand il pense la différence des sexes, d'un bout à l'autre de son œuvre, Freud s'adresse en effet à Fliess ou à Adler comme contradicteurs[3]. On peut évidemment se demander pourquoi la pensée du masculin/féminin, toute cruciale qu'elle soit, apparaît ainsi tenue à l'écart de la mutation essentielle qui affecte les autres chantiers théoriques. La réponse est sans doute ici celle qui s'observe dans l'histoire de toute pensée : lorsqu'un auteur infléchit largement ses vues sans que certains de ses thèmes essentiels ne s'en trouvent en apparence affectés, c'est précisément que ces thèmes expriment avant l'heure, et de manière implicite, les retournements que des développements ultérieurs vont rendre manifestes. En l'occurrence, si le passage du principe de plaisir à la compulsion de répétition ne bouleverse pas la pensée relative à la différence des sexes, c'est que la différence des sexes constitue d'emblée le terrain où travaillent les effets de cette compulsion. C'est là qu'elle s'exprime « en action », même si c'est sur d'autres thèmes qu'elle sera plus tard nommée, connue et construite comme telle. De fait, pour peu que l'on y réfléchisse, la compulsion de répétition est inhérente à l'organisation psychique de la différence masculin/féminin. En effet tout sujet, quel que soit son sexe biologique se voit ontogénétiquement confronté à la nécessité de restreindre sa bisexualité « de fondation » pour construire son histoire sexuelle. Celle-ci se construit par la prise en compte de la castration, sans qu'il s'ensuive pourtant un renoncement en tout à une bisexualité qui, dès lors, en devient psychisée. De cette double contrainte résulte une compulsion à répéter, indépassable tout autant que vitale. En un sens, dans ses formulations successives, c'est cette tentative répétée pour maîtriser la conflictualité inhérente à la

sexualité *psychique* que Freud s'efforce de mettre au jour.

Les thèmes constants de la recherche d'une différence masculin/féminin

Recherche d'une différence psychologique, au-delà du biologique

S'agissant du masculin en lien avec le féminin, au fil de l'œuvre certaines convictions, comme certaines préoccupations, s'avèrent constantes. Tout d'abord le souci de définir une caractérisation psychologique de l'opposition masculin /féminin permettant de se dégager d'une vue trop grossièrement fournie par le registre néanmoins essentiel du « biologique ».

Ainsi, à un premier niveau, Freud est souvent amené à poser une équivalence entre masculin=actif et féminin=passif. Cependant, sans la récuser, il se montre aussi constamment insatisfait de cette caractérisation « biologique » et cherche à en proposer une autre, plus fine, qui conserverait à la première son statut de fondement, mais la donnerait également à voir comme une approximation qu'il convient de dépasser. Or, non moins constamment, cette recherche d'un au-delà du masculin=actif/féminin=passif semble freinée. Tout se passe comme si Freud, se montrait plus sensible qu'il ne le souhaitait aux arguments que lui opposent ceux qui font valoir qu'en ce domaine l'anatomie constitue le tout du destin, et qu'il n'y a pas lieu d'aller au delà. Comme on sait, il faut attendre « L'Analyse finie l'analyse infinie »^[4], pour que la différence entre masculin et féminin soit rapportée à une dimension définitivement distincte du registre du « biologique » trouvant alors à s'établir par le recours à une différence dans les conflits internes propres à chaque sexe. Cette constatation s'effectue comme à regret. La formulation la

plus aboutie prend même des échos nostalgiques « *la récusation de la féminité ne peut évidemment être rien d'autre qu'un fait biologique, une part de cette grande énigme qu'est la sexuation.* [5]»

Le double socle de sexualité commun aux deux sexes

La quête d'un dépassement du biologique n'est pas la seule constante de la pensée de Freud relative à la différence des sexes. Il en est au moins deux autres :

La première est la conviction de l'existence d'un socle de sexualité commun aux hommes et aux femmes. Cette conviction elle-même repose sur deux propositions dont l'association est pour le moins paradoxale. En effet, Freud pose tout à la fois que sexualité masculine et féminine partagent une dimension mâle, mais qu'elles ressortissent également toutes deux à un fondement de bisexualité.

Pour Freud, l'homme et la femme partagent tout deux une dimension psychique mâle. Elle découle du caractère mâle de la pulsion observable quel que soit le sexe biologique du sujet qui en est le siège. Cette qualité de la pulsion repose sur la double analogie qui permet d'en penser la décharge : le parallèle avec la décharge de l'impulsion neurologique d'une part, et d'autre part, bien sûr, celui qui s'établit avec l'éjaculation. L'analogie entre décharge neurologique de l'excitation et décharge pulsionnelle légitime l'idée d'une trajectoire pulsionnelle identique pour les deux sexes, tandis que l'analogie avec l'éjaculation invite à penser le processus lui-même comme un processus foncièrement « mâle ».

La seconde conviction constante dans la pensée du masculin/féminin est celle de la bisexualité observable pour tout individu quel que soit son sexe biologique. Ici cependant, si le postulat reste constant au fil de l'œuvre, son sens et sa valeur évoluent notablement : ce qui dans les « élucubrations » initiales des échanges épistolaires avec Fliess, se donnait comme réalité anatomique, devient progressivement une réalité psychique qui trouve son fondement dans le recours au mythe ou à la théorie.

Dans « Pulsions et destin des pulsions » [6], par exemple, la bisexualité sera rattachée au récit que Platon place dans la bouche d'Aristophane pour expliquer homo et hétéro sexualité : originellement, les hommes, explique ce dernier, étaient doubles (mâle et femelle, mâle et mâle, ou femelle et femelle). Puis les dieux les coupèrent en deux, condamnant chaque moitié à chercher dans l'amour d'un autre la part perdue de la complétude originelle. Or, fait remarquable, à aucun moment du texte, Freud ne mentionne qu'il s'agit d'une fiction philosophique. Cette relative imprécision quand aux sources est suffisamment rare pour être soulignée. On dirait en effet que par cette occultation il s'agit de hisser une création historique destinée à accréditer une thèse philosophique sur l'amour au rang de véritable mythe anonyme et intemporel comparable en son statut à celui d'Œdipe. C'est sans doute aussi parce qu'il est convaincu très tôt de cette bisexualité originelle que dans les *Trois essais sur la sexualité* [7], Freud refuse de recourir à une explication qui rapporterait l'homosexualité à une quelconque inversion des traits de l'objet d'amour tels qu'ils peuvent être définis par le socius en relation à des comportements censément caractéristiques de l'homme ou de la femme.

Dans l'ensemble, on peut d'ailleurs se demander à la suite de J-B Pontalis[8] si les propositions initiales concernant la bisexualité n'avaient pas en partie pour objet implicite de « retarder » le moment inévitable d'une réflexion centrée sur la prise en compte de la castration. En retour, les développements ultérieurs afférents à l'Œdipe et la reconnaissance de la place de la castration viendront fournir un éclairage nouveau à la conception même de la bisexualité, qui cette fois devient explicitement *psychique*. C'est pour partie cette trajectoire et ce qu'elle explique de la notion de masculin que nous allons nous efforcer de retracer. Mais comme on le voit, le postulat d'un socle commun à la sexualité des deux sexes est la pierre angulaire de l'ensemble de l'édifice. Il est la condition de possibilité tant de la sexualité infantile que de la sexualité *psychique*. Il implique clairement que la différence observable chez l'adulte entre masculin et féminin n'est nullement une donnée *anatomique* de départ, mais au contraire la conséquence *psychique*, par effet d'après coup, des remaniements qui surviennent ontogénétiquement lors de l'adolescence : « *c'est avec la puberté on le sait, que s'instaure la séparation tranchée des caractères masculin et féminin...* »[9].

Les différentes étapes de la pensée

Revenons à présent sur l'évolution de la pensée concernant le thème du masculin dans sa relation avec le féminin. Le moteur de la réflexion est constant. Il s'agit pour Freud de penser comment la différence biologique (anatomique) conduit chaque individu, selon son sexe, à « travailler » différemment le socle commun de sexualité qu'il partage avec l'autre sexe, c'est à dire le caractère « mâle » de la pulsion d'une part, et la bisexualité d'autre part. Il

s'agit aussi d'expliciter les différences psychiques qui en découlent. C'est dans la détermination du point d'impact de ce travail du « socle sexuel commun » que réside l'évolution de la pensée de Freud. C'est là, finalement, que s'établira progressivement le « shibboleth » de la connaissance analytique relative à la différence des sexes, et, pour ce qui nous intéresse ici, au masculin.

On l'a dit, plutôt que le changement de topique, l'évolution semble ici liée aux développements internes de la pensée, ainsi qu'aux controverses qui s'engagent durablement avec certains opposants, notamment Adler, et enfin à la prise en compte des vues originales de certains partisans comme Lou-Andréas Salomé[10] laquelle, comme on sait, viendra confirmer les affirmations de Freud sur la violence des affects et des images régissant la sexualité infantile. Comme on va le voir, l'évolution se déploie en plusieurs temps qui, comme toujours dans la pensée de Freud, ne vont pas sans recouvrements.

Le point de départ

A l'origine, si l'on se rapporte aux écrits relatifs à la première période de la réflexion, autour de 1897, l'intérêt de Freud ne se porte pas tant sur la différence entre homme et femme que sur les éléments communs à la sexualité dans les deux sexes. En matière de différence, un point toutefois est établi d'emblée : il ressortit au traitement de la pulsion et au processus de décharge. A cet égard, Freud établit en effet d'emblée une différence entre la fille et le garçon. Elle se marque lors de la désaffectation par la fille de la zone érogène que constitue le clitoris. Quand cette désaffectation a eu lieu, la pulsion partielle qui lui est associée ne peut plus emprunter la voie de la décharge, car les zones

« désinvesties » ne permettent pas de décharge d'excitation. Dès lors, la seule voie qui reste pour traiter cette pulsion clitoridienne est celle de la régrédience. A propos de la libido liée au clitoris Freud écrit notamment (lettre 75 du 14 Novembre 1897[11]) : « *(ce) fragment de libido ne peut, contrairement à ce qui est le cas d'ordinaire, forcer le passage vers l'action ni ne peut se transformer mais se voit obligé de se diriger dans une direction régressive* ». Il s'agit là d'une différence décisive avec le traitement de la pulsion chez l'homme. Chez ce dernier en effet, la décharge reste toujours possible. Cette différence de trajectoire pulsionnelle permet à Freud de rendre compte d'un premier écart entre le garçon et la fille. Elle se marque dans leurs réactions à l'excitation sexuelle. Elle figure un peu plus bas dans le texte que l'on vient de citer, mais caractérise cette fois la dynamique libido/refoulement. Ce qui, chez la fille, ne peut être déchargé, est refoulé, et se manifeste par la « répugnance » : « *La direction essentielle apparaît entre les sexes à la puberté, quand les filles sont prises par une répugnance sexuelle non-névrotique et les mâles par la libido* ». Et si, malgré tout, Freud conclut cet ensemble de considérations en affirmant « *j'ai renoncé à tenir la libido pour le facteur masculin, le refoulement pour le facteur féminin.* » c'est sans doute parce qu'il veut prévenir toute extension caricaturale des intuitions qu'il met au jour. Reste cependant que l'incidence psychique d'une différence entre l'homme et la femme quant au traitement de l'excitation provoquée par une zone érogène désaffectée demeure en arrière plan des premières théorisations relatives au refoulement. Ainsi dans une lettre à Fliess en date du 15.10.97 on peut lire que « *le refoulement part chaque fois du féminin et se dirige vers le masculin* ». Et un mois plus tard, le 15.11.97, l'idée est encore reprise et développée: « *le développement des inhibitions de la*

sexualité pudeur dégoût pitié s'effectue plus précocement chez la petite fille, le penchant au refoulement sexuel est plus grande tout comme l'attraction de la forme passive. La libido est de nature masculine. »

Un premier tournant en 1905 : une différence dans le traitement de la bisexualité ?

C'est sans doute vers 1905 que s'amorce une première et durable inflexion : la différence homme/femme initialement relevée au niveau du traitement de la pulsion (éconduction versus régrédience et refoulement) va se déplacer vers le celui de la bisexualité[12] organisant entre les deux sexes une différence parallèle à ce qui était postulé initialement au niveau de la trajectoire de la pulsion. Ce point apparaît nettement dans une note de bas de page à propos de « Dora »[13] pour laquelle Freud souligne l'existence de deux phases successives dans le développement de la psychosexualité de la jeune fille. Jusqu'à l'adolescence, dans un premier temps, celle-ci parvient à soutenir la compétition. Puis dans un second temps, elle en vient à s'effondrer. Comme le souligne la note, après avoir été une « sauvageonne » qui parlait de soi comme un garçon, à la suite d'une maladie asthmatique, son allure et sa manière d'être changent radicalement et son caractère masculin le cède à une manière d'être nettement féminine.

Toutefois, dans la pensée de la sexualité psychique, à cette époque, l'opposition entre masculin et féminin n'est pas un enjeu constant. Il est remarquable par exemple qu'à la même période, dans les *Trois essais sur la sexualité*, cette opposition entre masculin et féminin ne tienne pas un rôle de premier plan. Dans ce texte, comme on sait, l'accent porte sur l'opposition entre actif

et passif. Or d'une part cette opposition se retrouve à chacun des stades de la libido- et notamment dans l'organisation sadique anale, et d'autre part aucune qualité de ce couple d'opposition ne peut être uniquement rapportée à l'homme ou à la femme. Assurément, une proximité est constamment soulignée entre masculin « actif » et féminin « passif » mais l'identité n'est jamais postulée et actif comme passif sont associés à l'identité de chacun des deux sexes. C'est évidemment parce qu'il se refuse à établir une essence du masculin et du féminin qui pourrait être rapportée à des rôles sociaux observables que lorsqu'il aborde la question de l'homosexualité Freud souligne avec force que l'existence de rôles définissant un genre (au sens qu'a pu prendre cette notion dans les discussions actuelles) n'explique rien.

Second tournant : la question du choix d'objet avec le narcissisme

C'est en 1914 avec « Pour introduire le narcissisme » qu'apparaissent de nouvelles différences entre la sexualité psychique de l'homme et celle de la femme. Elle sont cette fois rapportées au choix d'objet d'amour, bien que Freud prenne soin de tempérer la perspective soulignant que ces choix « ne sont pas d'une régularité absolue »[14] . Chez l'homme, le choix d'objet s'établirait par étayage. Le processus trouverait son origine dans la surestimation issue du narcissisme infantin de l'homme qui présente son corps comme objet d'attraction incontournable pour la femme. Tout autre est le développement féminin que Freud dit « plus pur et plus authentique ». Sa description, souvent considérée comme excessive, part de l'état d'une « femme qui se suffit à elle-même » et met en avant sa beauté inaccessible. La séduction qu'exerce alors sa complétude rappelle celle de l'enfant

et la fascination que suscite *His majesty the baby* ! Comme on le voit la question de l'enfant et son incidence dans la constitution du narcissisme de chaque sexe organise une nouvelle lecture de la différence entre la sexualité psychique de l'homme et celle de la femme.

Toutefois la mise en avant d'une différence radicale entre l'objet d'amour de l'homme et celui de la femme n'empêche cependant pas le maintien vigoureux de l'idée selon laquelle la différence entre masculin et féminin n'est pas de fondation. Elle s'exprime à nouveau dans la vivacité de la charge contre Adler qui figure dans *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique* [15] 1914 ; Freud y déclare en effet : « *il est impossible que l'enfant male ou femelle puisse fonder son plan de vie sur une dépréciation originelle du sexe féminin et se donne comme ligne directrice le souhait « je veux devenir un homme un vrai ».* L'enfant ne perçoit pas au début la signification de la différence des sexes et il part de l'idée que le même organe génital appartient aux deux il ne commence pas sa recherche sexuelle par le problème de la différence des sexes et se tient tout à la fois éloigné d'une dépréciation sociale de la femme. » [16]. En d'autres termes, pour Freud, les propositions d'Adler conduisent à confondre le sens biologique, social et psychologique de l'opposition masculin/féminin.

Troisième tournant : la reconnaissance du rôle différent de la castration dans les deux sexes

C'est finalement autour de l'organisation du refus/refoulement de la castration dans les deux sexes que va s'organiser la pensée de la différence du masculin et du féminin. Cette organisation théorique va se déployer en plusieurs temps. En effet, la question

du refoulement met en jeu le surmoi et la question des exigences de conformité aux modèles d'homme et de femme transmis tant par le socius que par le père et la mère. Le rôle du surmoi culturel et celui de la transmission indirecte y prennent une place décisive. Comme on va le voir, le mouvement de la pensée invite encore à distinguer plusieurs moments.

Un premier moment : autour de 1918-19 comment faire avec le refoulement du féminin chez l'homme sans tomber dans les thèses adlériennes qui interdisent de penser la sexualité infantile?

Tout au long de sa réflexion, Freud manifeste une attirance pour l'idée que le refoulement est orienté différemment selon chaque sexe. Cependant, il se refuse à accréditer la thèse simpliste qui voudrait que l'homme refoule le féminin et la femme le masculin. C'est seulement à l'occasion de la dernière argumentation qu'il déploie à l'encontre d'Adler dans « Analyse finie et analyse infinie » que Freud sera amené à lever les ambiguïtés qui résultent de la conjonction de ces deux convictions.

Ce qui rend inacceptables les propositions d'Adler c'est qu'en définitive elles interdisent de penser la sexualité infantile : si le petit garçon et la petite fille sont d'emblée dotés d'une sexualité psychique différente, alors l'après coup et l'adolescence deviennent ipso facto superflus et/ou impensables. Toutefois, certaines découvertes cliniques viennent constamment raviver l'idée selon laquelle il y a une différence dans le refoulement de l'homme et de la femme. La différence sexuelle qui apparaît dans l'après-coup découle pour partie d'une différence dans l'orientation du refoulement selon le sexe: chez la fille il porte sur l'excitation clitoridienne (laquelle n'est pas sans lien avec le « masculin ») tandis que chez l'homme il porte sur le désir d'avoir

un enfant du père (lequel n'est pas non plus sans lien avec le « féminin »). Comme on sait, à partir de l'analyse de L'homme aux loups[17], cette idée que le garçon désire avoir un enfant du père sera rattachée à l'analité et à la passivité de l'homme : l'Homme aux Loups s'identifie au père et à la mère dans le coït de la scène primitive, ce qui implique une soumission de type féminine au père (« être battu par le père, être possédé par le père »), laquelle, à son tour, le conduit à l'acceptation de la castration. Toutefois, dans son commentaire du Rêve des Loups Freud souligne que « *la victoire de la masculinité n'est avérée qu'en ceci que désormais aux buts sexuels passifs de l'organisation dominante (qui sont masochistes et non féminins) il est réagi avec angoisse. Il n'existe donc là aucune motion sexuelle masculine victorieuse, mais seulement une motion passive et une rébellion contre celle-ci* ». A diverses reprises la révolte du garçon contre la passivité face au père sera soulignée et commentée. Dans « Une névrose diabolique au XVIIème siècle »[18] par exemple, Freud revient au constat que « *le plus repoussant et indigne de foi est la possession passive à l'égard du père et l'envie de grossesse pour le garçon* » Cependant, au cours du même texte, Freud prend soin de marquer ses distances à l'endroit des positions théoriques d'Adler dont la « protestation virile » équivaut à une rébellion totale du garçon face à la castration et à la position féminine.

Freud rejette donc l'idée d'un refoulement qui se ferait exclusivement sur la partie de la bisexualité que l'on n'a pas comme sexe biologique. La pensée de la différence entre l'homme et la femme se fait ainsi en opposition avec Adler. Mais il convient également de souligner qu'elle se fait aussi par intégration de certaines des positions de Lou-Andréas Salomé. C'est en effet en

lien avec les suggestions de cette dernière que la distinction entre l'Œdipe de l'homme et de la femme se précise. C'est grâce à ses apports que la reconnaissance de la place de la séduction dans l'Œdipe de la femme se trouve pleinement reconnue.

Un second temps vers 1933 : sadisme masculin, masochisme féminin : un retour au « biologique » ?

Autour de 1933, la question du statut du masculin prend encore un nouveau tour. Dans les écrits, notamment dans la Trente deuxième des *Nouvelles suites des leçons d'introduction à la psychanalyse*, apparaissent alors les termes même de masculin et de féminin. S'y trouve établi le lien entre sadisme et masculin d'un côté et masochisme et féminin de l'autre. Dans la leçon suivante, qui porte cette fois le titre explicite de « La féminité », il s'agit d'investiguer les conséquences psychiques de la différence des sexes. Cependant, au cours de l'article, Freud insiste constamment sur le fait que la distinction foncière entre masculin et féminin n'est pas d'ordre psychologique. Il insiste également sur ce qui demeure au fondement de la sexualité des deux sexes, notamment la dimension « active » de la libido (il souligne en particulier qu'il faut déployer de l'activité pour parvenir à la satisfaction d'un but passif) et que la bisexualité est l'apanage de l'homme comme de la femme.

Le refus de la féminité dans les deux sexes et ce qu'il en résulte pour la conception du masculin

C'est en fait en 1937 que la différence entre masculin et féminin trouve à s'établir pleinement. Elle résulte de l'articulation décisive de deux idées essentielles. La première est le refus du féminin dans les deux sexes. Cette fois la différence avec Adler est

patente : le refus du féminin n'est plus l'apanage de l'homme ; il ne saurait seulement s'agir de « protestation virile ». La seconde tient en ceci que le devenir du « socle commun » que constitue ce refus du féminin dans les deux sexes se manifeste de manière différente selon le sexe biologique de chaque individu. En d'autres termes, l'homme comme la femme partagent une commune rébellion face au complexe de castration mais selon son sexe, elle se traduit différemment dans la psyché du sujet. En effet chez la femme, elle s'exprime par l'envie du pénis et la revendication phallique, tandis que, chez l'homme, elle prend la forme d'une lutte contre la passivité face à un autre mâle. « *Quelque chose qui est commun aux deux sexes a été modelé du fait de la différence entre les sexes en des formes différentes d'expressions***[19]** »

Comme on le voit, dans cette dernière expression de la différence masculin/féminin, c'est encore le travail du socle commun aux deux sexes et les effets de la différence opérée par le sexe biologique de chaque individu, qui constitue le moteur du processus comme celui de la réflexion. C'est sans doute la recherche d'une maîtrise psychique de cette différence qui engendre une compulsion à répéter, même si c'est sur le terrain du traumatique que Freud est finalement conduit à la nommer comme telle. A moins, bien sûr, qu'il ne faille penser la différence des sexes comme une exigence pour partie traumatique laquelle, à la différence de tout autre trauma, serait foncièrement fautive de libido.

[1] S. Freud (1926e), La question de l'analyse profane, trad.fr. J ; Altounian, Paris, Gallimard ;

OCF.P, XVIII, 1994 ; GW,XIV

[2] S. Freud (1933) *Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse* OCF/P 19(1995) La féminité Paris Puf. p. 195-219.

[3] L. Kahn (1993) Les contradicteurs in *L'inconscient mis à l'épreuve* NRP n°48 Paris Gallimard

[4] S. Freud (1937) L'analyse finie et l'analyse infinie OCF/P vol. 20 (2010) Paris Puf p.57-73.

[5] Ibid p.55

[6] S. Freud (1915) Pulsions et destin des pulsions OCF/P vol.13 (1988) Paris Puf p.163-185.

[7] S. Freud (1905) *Trois essais sur la théorie sexuelle* OCF/P vol. 6 (2006) Paris Puf p.59-181.

[8] J-B. Pontalis (1973) L'insaisissable entre-deux in *Bisexualité et différence des sexes* NRP n°7 Paris Gallimard p. 20

[9] S. Freud *Trois essais* p.157.

[10] L. Andréas-Salomé (1921) Anal et sexuel in *L'amour du narcissisme* Paris Gallimard 1991 p. 130 et suiv.

[11] S. Freud *Lettres à W. Fliess 1887-1904* Paris Puf 2006

[12] Dans un second état de la réflexion, l'émergence de la différence ne sera d'ailleurs plus rapportée à l'adolescence mais au stade phallique.

[13] S. Freud (1905) OCF/P. Vol.6 (2006) Dora : fragment d'une analyse d'hystérie Paris Puf p.183-301. note p. 259.

[14] S.Freud (1914) Pour introduire le narcissisme OCF/P Vol 12 (2005) Paris Puf p. 231et 232.

[15] S. Freud (1914) *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique* OCF/P Vol.12 (2005) Paris Puf p.247-315.

[16] Ibid p.304

[17] S.Freud (1918) L'homme aux loups : à partir de l'histoire d'une névrose infantile OCF/P. Vol 12 (1988) Paris Puf p.5-118.

[18]S. Freud (1922) Une névrose diabolique au XVIIème siècle OCF/P vol 16 (1991) Paris Puf p.217-250

[19] p 250 de la SE.

Sommaire

Laurent **DANON-BOILEAU**, Marie-Claire **DURIEUX**, Martine **JANIN-LOUDINOT**

La sexualité masculine

Donald Woods **WINNICOTT**

Clivage des éléments masculins et féminins chez l'homme et chez la femme

Laurent **DANON-BOILEAU**, Jean-Yves **TAMET**

Sur la question du masculin dans l'œuvre de Freud. Cartographie du « continent blanc »?

Sylvain **MISSONNIER**

Sexualité masculine et grossesse. Entre dépressivité et dépression paternelle périnatale

Christian **DELOURMEL**

La question du père. Introjection anale du phallus paternel et transfert homosexuel structurant : incidences sur l'intégration de la sexualité masculine

Gérard **BONNET**

Les troubles sexuels chez l'homme

Denise **BOUCHET-KERVELLA**

Troubles de l'identité sexuelle et avatars de la bisexualité. La valeur économique variable des conduites de travestissement

Alain **FERRANT**

Clinique de la double vie : l'équilibre et la précarité

Jérôme **GLAS**

L'homosexualité masculine, vers un déni de sa régressivité libidinale

Guy **CABROL**

La nuit sexuelle de l'adolescent

Benoît **VERDON**

Sexualité à l'épreuve du vieillissement. A propos d'altération et d'altérité

En hommage à Henri DANON-BOILEAU, fragments extraits de :

De la vieillesse à la mort. Point de vue d'un usager

Martine **JANIN-LOUDINOT**

Bibliographie générale

Honte, culpabilité et traumatisme

Auteur(s) :

Mots clés :

Cette étude très riche et très précise dans ses références et ses argumentations articule les concepts de honte, de culpabilité et de traumatisme. Les problématiques de la honte sont largement explorées dans la clinique psychanalytique (Mannoni, De Gaulejac, Janin) en un chantier encore ouvert, qu'il faut articuler avec la compréhension plus classique de la culpabilité, ce qui ouvre de nouvelles perspectives dans la compréhension du traumatisme. Tout au long du livre, de multiples observations cliniques, souvent brèves mais très explicites, rendent claires et concrètes les thèses soutenues et les différenciations proposées.

Après ces repérages, l'ouvrage étudie les sources de la honte et de

la culpabilité, notamment chez le bébé et en lien avec l'émergence du non, en insistant non seulement sur les liens entre honte et analité, mais sur les rapports entre honte et effondrement, et sur la nudité, physique et psychique, aux sources de la honte. Puis ce sont les formes, conscientes et inconscientes, de honte et de culpabilité qui sont évoquées. Les auteurs distinguent clairement entre la honte signal d'alarme et la honte éprouvée, mais posent aussi une honte non ressentie, la honte d'être, éprouvée par les tiers qui observent. Quant à la honte originaire, elle est organisatrice de l'humanisation. Si l'on peut également distinguer entre culpabilité signal d'alarme et culpabilité éprouvée, la honte et la culpabilité primaires coexistent en un affect mêlé.

Les destins de la honte et de la culpabilité comportent le refoulement mais aussi « l'enfouissement » en cas d'échec du refoulement, la transformation en son contraire ou retournement-exhibition, et le retournement projectif (identification projective). Au cours de ces processus, la culpabilité vise à l'intégration des expériences traumatiques, tandis que la honte est gardienne de jouissances secrètes. Elle peut également être au service d'une transmission cachée de la culpabilité. Le travail de la culpabilité et de la honte peut aussi prendre appui sur l'analité pour favoriser des processus créateurs. Le partage d'affect est une possibilité de transformation intime de la honte et de la culpabilité, à l'œuvre dans le soin psychique, permettant la co-construction et la mise en place de la tiercéité. Les auteurs examinent les obstacles au soin, notamment les éprouvés de honte chez le thérapeute et les indices de honte et de culpabilité non éprouvés, ainsi que les conditions de possibilité du soin, c'est-à-dire les rythmes, la dissymétrie, la réserve et le mode d'implication.

Consacrée aux cliniques de la honte et de la culpabilité, une troisième partie s'ouvre par des études littéraires sur la honte : Céline (avec le personnage de Clémence Arlon, dans *Féerie pour une autre fois*, 1952), Camus, (*Le Premier Homme*) et le livre de Job, interprété sous l'angle de l'omnipotence servant de « pare-honte ». Un chapitre « Honte et cancer » est consacré aux formes de honte engendrées par le corps malade, chez les patients et leurs proches, mais aussi chez les soignants ; un autre montre les formes de honte et de culpabilité que suscite le handicap, développe la notion d'un travail de la honte et étudie les défenses par la grandiosité et la position tyrannique. Enfin, l'inceste et l'incestualité suscitent des formes spécifiques d'éprouvés honteux et de sentiments de culpabilité. Les auteurs montrent en même temps comment le traumatisme périnatal peut alimenter la potentialité incestuelle, parfois mise en œuvre dans une tentative de réparation des liens. Les fantasmes de transmission y sont particulièrement sollicités. L'inceste agi s'accompagne d'une disqualification psychique de la victime qui accroît les effets de culpabilité et de honte et provoque une « détransitionnalisation » des fantasmes organisateurs de la psyché.

Toujours attentifs aux positions contre-transférentielles et aux effets sur les soignants de la clinique qu'ils décrivent, les auteurs terminent l'ouvrage par un chapitre consacré aux mouvements de la honte et de la culpabilité dans les équipes soignantes, en soulignant la violence du soin psychique, les effets de sidération et d'impuissance, liés respectivement à la honte et à la culpabilité, ainsi que les risques de gel des affects ou de rétorsion. Outre une riche bibliographie, l'index contribue à faire de cet ouvrage un outil de travail remarquable.

Manuel de psychologie et psychopathologie, clinique générale

Auteur(s) :

Mots clés :

Ce manuel veut offrir une représentation clinique d'ensemble du processus, dans sa continuité et sa logique, par lequel le bébé puis l'enfant et l'adolescent construisent leur vie psychique en lien avec l'univers parental et les interrelations qui le constituent. Cette représentation théorique de l'histoire de la construction et de l'évolution de la subjectivité, de la naissance à l'âge adulte rassemble des contributions psychanalytiques d'auteurs qui articulent une théorie de l'histoire du développement à la psychopathologie et aux méthodes projectives.

René Roussillon présente la subjectivité et son histoire à partir de la notion de réalité psychique et du référentiel qu'est la métapsychologie. D'où une théorie du sens qui part de l'infantile et du sexuel et comprend l'histoire à partir des transformations et des destins de la pulsion. Les facteurs d'évolution et d'organisation de la subjectivité sont ensuite dégagés, avant une analyse du narcissisme primaire et de la manière d'en sortir (« le détruit-trouvé ») ; l'organisation anale de la pulsion est un premier palier, suivi d'une réorganisation phallique qui précède la crise

œdipienne, la latence puis l'adolescence et ses crises. La reformulation du sexuel précœdipien, qui fait droit à l'insistance freudienne sur les organisations pré-génitales et leur force, est sans doute une des clarifications essentielles de cette première partie.

La seconde, rédigée par Alain Ferrant et Albert Ciccone, introduit méthodologiquement à la psychopathologie avant de présenter le jeu des angoisses et des défenses. Une discussion du modèle structural de Bergeret est suivie d'une présentation des deux organisateurs que sont la position dépressive et l'Œdipe, les fonctionnements psychiques psychotiques se caractérisant par l'inaccessibilité de la position dépressive. On peut noter que ce modèle mixte articule référence freudienne et référence kleinienne sans que soit souligné le hiatus entre les deux modèles, qui sont ici présentés simplement comme les processus qui organisent pour le premier la différenciation entre soi et l'objet, le deuil de l'objet primaire et la constitution de l'objet total, pour le second l'accès à la différence des sexes et des générations. Albert CIC cône propose à partir de ce modèle des positons psychiques la psychopathologie du bébé, de l'enfant et de l'adolescent, avec une approche sémiologique et diagnostique et une approche clinique de quelques contextes paradigmatiques (autistiques, psychotiques, limites, psychosomatiques). Alain Ferrant rend compte de la psychopathologie de l'adulte à partir de quatre pôles d'organisation (névrotique, psychotique, narcissique identitaire et psychosomatique) tandis que N. Géorgie ff situe l'apport des neurosciences en psychopathologie. Enfin, dans la troisième partie, Catherine Chabert et Pascal Roman situent le recours aux méthodes projectives, conçues comme un dispositif pour symboliser, permettant le déploiement des jeux d'un psychisme

mis à l'épreuve.

Caractérisé par sa clarté et sa cohérence, cet ouvrage est un outil de formation dense et accessible, au contenu très riche.